



Laurence Werner David

Cavaliers de la nuit

1)

D'innombrables miroirs, puis un seul insiste
au bord de la nuit.
Se répercutent les voix des plus doux parmi nous.
C'est une éternité que même les ombres d'hier
n'ont pas encore pris l'habitude d'entendre.
Au lever du jour, la violence a pris racine,
nous ne voyons plus clair :
« Je veux bien être moins aimée que la nuit qui claque sur moi ses parois
constellées, mais être mieux aimée », souffle la première lueur dans sa
langue de petite enfant fière.

2)

Rouges pâles des aubépines
chauffent
les corpuscules encore clairs.
Canal et herbe s'inclinent à la dérobee sous
le poids d'un printemps désarmé, suturé
dont l'appel ne masque plus le désir de soudure.
Le premier bac de glace éclate sous l'éclisse d'une perche.
Des touffes d'ombres, par surgissement, oscillent, massées
par des cristaux liquoreux – jusqu'au sang.

3)

Encore plus loin, une lumière.
Au bord de l'humidité tiède des collines
s'accroît la percée du lait animal.
Tout s'étend et s'écoule au cœur de la vallée,
dans le creux chiffonné des prairies de soleil
où même un nouveau-né reconnaîtrait sa cavité première.
Il fait doux encore –
nul bosquet, nul rivage, nuls cavaliers dans ce royaume jaillissant
seul le dard d'une croix, dépose son coup victorieux dans la matière.

4)

Dans mes armures, mes amis se cachent.
Bras et coudes
leur permettent de vivre largement
au moment des grands départs.
Oui, dans mes armures mes amis
portent en eux la pluie serrée
avec laquelle je me ferme, et me dissimule tôt ou tard dans leurs nerfs.

5)

Pluie de suie sur la ville-industrie
en efface la forme
qui par de fortes plaques d'eaux
descend dans l'espace déjà ouvert –

Vieux souvenir
qu'une lumière étincelle et troue brusquement
certitude que la vie se propage :
simple, terrible, d'une puissance d'illusion sans bord
elle est comme l'iris, blessée d'un orifice trop longtemps ébloui.

L'embellie est lente
lente comme toute chose irréfutable.

Plus tard, d'un coup de soc, l'onduleux disparaîtra à mesure que l'étendue
se verticalisera.

6)

Habitant la dune : les arbres.
Les slaloms qu'ils tissent, bondent l'herbe ivre.
Plis, stries, déplis se dérobent aussitôt qu'ils se dessinent ;
les yeux en recomposent la métamorphose
– se perdent dans ce mouvement absurde.
À immobiliser le paysage,
la terre, dessous, se dilate.
Son pouvoir fait resurgir du fond d'elle ce que la parole et la vue,
avec une égale intensité, avaient cru tenir à l'écart :
le domaine de l'Absent.
Ses propriétés, son héritage, son silence nous éclairent jusqu'à sa cache
par laquelle nous redoutons de nous dissiper.

7)

Étranglement du fleuve où tout fuit, craint,
dirige.
Cisaille du monde fauve
traversée de la pesanteur solaire
poids du murmure du sommeil amoureux.
Là, devant, l'animal à sang chaud foule
la transparence impériale des eaux.
Il boit son reflet sans césure dans le Temps.

8)

Circulation, long de nos bras,
air imprévisible.
Les années ne comptent pas, c'est encore la même année.
Derrière la vitre de l'école l'évidence du murmure des branches nues.
Derrière le givre le soulèvement du ciel
– un disque de poussière grise.
Tout le temps la matière nous dépossède
sans excuse d'un Dieu pour nous replier sur notre émotion.

9)

Une construction – plan incliné –
tombe dans les mains d'un paysagiste de la nuit
frappe la matière brute comme la partie profonde d'une peau
frappe fort, et à coups répétés, l'herbage frais :
Était-ce support ?
Courbes et poussées avalent l'instrument
qui tranchera les territoires mousseux, plusieurs fois habités,
et changera de fronts pour élever de toutes les façons possibles
un lieu inflexible et neuf où s'invente le vertige de mes habitations.

10)

Descendra-t-elle
solitaire, la blessure de chair
jusqu'à cet emplacement du Temps où la cime gonfle comme une aurore ?
De la terre,
à l'intérieur : cassures.
Du roc vers le sommet, à mesure qu'on avance,
toujours plus solide,
de paisibles éclaboussures
nous font rêver que soit vraie l'action libératoire d'une création brutale.

11)

Présence menue, à peine une entaille au tumulus, à peine une respiration dans la pierre, blocs disjoints, entre-deux où la main tâte un visage mort.

Nous sommes de la même espèce, lui et moi, errants dans la rocaille ou au pied des falaises.

Yeux ouverts, désorbités par la vitesse du rêve que lui, l'Ancêtre, dans sa grotte aux oiseaux, recompose depuis cent cinquante millions d'années.

Un rêve si brut qu'il répand, chez celui qui découvre le visage mort pour la première fois, un doute chaud.

12)

Cristal
dans la prairie de l'ombre
étouffe la pulpe noire et béante
sous l'écorce qui l'habite.
Même maintenant éloigné ;
ce qui confusément remue en soi,
reconnaît dans ce monde isolé du monde,
une solitude que des battements de cœur n'auraient eu de cesse de rendre
fraternelle.

13)

Froissure, fibrures, brèches.
Les maîtres de la Montagne guident leur troupeau,
aiment qu'ils se confondent avec eux la nuit.
Il est des pays où rien ne s'éveille ni rien ne dort jamais vraiment,
brigantés de roses, dans la bruine soulevée par les pas des somnambules.

14)

Guerrière de la nuit, neuf heures du soir
revient au familier des cimes, recueille l'ange assoupi
s'éloigne de tout ordre continu.
La lumière du repos, au pied du volcan,
relâche l'écume.

15)

Grains minéraux chassés par le vent de l'île
éclats de facettes titanesques, mouchetures terreuses,
poussières d'acier à l'abandon,
mamelons et foncés et clairs
de cet univers si ténu et si cher,
le vif accroît longtemps la perte de la beauté d'un enfant.

Laurence Werner David, née à Angers en 1970, est professeur de Lettres dans un lycée et enseigne la psychologie à l'université Paris-13. Son recueil *Éperdu par les figures du vent* (Obsidiane, 1999), a reçu le Prix de la Fondation Bleustein-Blanchet ; *Est-ce, si loin ?* a paru en version bilingue aux États-Unis en octobre 2010 dans la revue *The Bitter Oleander*. Elle est l'auteur de deux romans aux éditions Verticales.